Document généré le 24 avr. 2024 05:50

Liberté

Chez les animaux

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 37, numéro 4 (220), août 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32331ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1995). Chez les animaux. *Liberté*, *37*(4), 123–125.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

CHEZ LES ANIMAUX

Je ne réponds pas aux invitations littéraires, elles m'ennuient, mais une invitation des Animaux... J'avais reçu une carte grise qui ne ressemblait en rien aux dépliants habituels. Dans les invitations des auteures, il est toujours question de conférences sur des peaux changées en textes qui me donnent envie de fuir aux antipodes, mais cette carte-là disait :

« Monsieur, Madame, voilà que vous êtes invités à venir célébrer en compagnie fort exhubérante (*sic*) la sortie du *sixième numéro* de LA REVUE DES ANIMAUX. (...) amenez bébés et amis en grande quantité. »

En dessous, une gravure représentait deux fêtards 1900, aux cheveux gominés, le nez relevé par un faux-col, qui trinquaient entre deux bouteilles. Du goulot de la première sortait un serpent charmé. Du goulot de l'autre, un feu d'artifice.

Le 16 novembre 1994, en m'en allant au rendez-vous, je pensais à la gravure. J'espérais une soirée joyeuse ; en même temps, j'appréhendais vaguement quelque *party* de mois-peaux interdisciplinaires. On ne sait jamais.

Au coin Ontario-Parthenais, les entrées des maisons étaient patibulaires. Une écolière qui faisait le trottoir s'est approchée. J'ai présenté ma carte grise. Le numéro 2025 ? Elle m'a montré la manufacture désaffectée des tricots Régent.

C'était là, au quatrième, par un escalier de fer, dans l'air de plus en plus chaud d'une grande salle sombre et presque vide, une sorte de grand terrier où les Animaux avaient disposé beaucoup de bougies et peu d'électricité. Le lancement n'était pas commencé. Il n'a jamais vraiment commencé et j'ignore comment il a fini, mais il a duré un certain temps, au cours duquel un nombre indéterminé d'Animaux ont circulé dans l'ombre avec des bruits étouffés. En arrivant, j'avais fait la connaissance des deux principaux : Maïcke Castegnier, qui était une fille, portait un bébé invisible et tenait la caisse, et Benoît Chaput. Par la suite, on m'en a présenté quelques autres, tous discrets et joyeux. La gravure des fêtards et du serpent m'avait fait prévoir une soirée très arrosée, mais les Animaux paraissaient étonnamment circonspects et sobres. Et pas l'ombre d'un moi-peau multidisciplinaire, nulle part !

J'ai trouvé si bon d'être là, avec la littérature, que je me suis assis. J'ai parcouru la sixième livraison de la revue : José Dubeau et son ver de terre en morceaux, Claude Thuot et sa sauterelle matinale, Julie Perron et son hérisson. Pas grand-chose de livresque, bien peu d'intertexte et de travail de la citation, par lesquels les geais se parent de plumes de paons ; la matière était la vie, avec ses incertitudes d'expression et ses ratés. La carte de visite de la revue portait justement les mots : « naïvetés redoutables et timidités bouleversantes ».

Comment ose-t-on prétendre que la poésie n'existe plus ? C'est méconnaître les Animaux. Le fait qu'on s'aperçoive peu de leur présence est un atout. Imaginez un monde où l'on parlerait partout de poésie : elle n'y serait qu'un bruit de plus dans le concert pour oreilles d'ânes des médias. Ce n'est jamais la discrétion de la poésie qui la ruinera, c'est plutôt l'enflure publique, les manifestations institutionnelles et officielles dont le caractère

pompier est éternel, même si à peu près personne ne semble en mesurer le ridicule.

Ce soir-là, j'ai appris que les Animaux sont nomades, qu'ils sécrètent leur revue irrégulièrement, qu'ils la font sans grands moyens et ne la lancent jamais au même endroit, et je m'en suis réjoui. J'ai souhaité qu'ils restent longtemps ce qu'ils sont, s'ils le souhaitent aussi.

Quand je suis sorti des tricots Régent, le commerce intermittent continuait au coin. Une jeune fille aux cheveux rouges faisait mine d'attendre l'autobus. Une voiture a ralenti, s'est à peine arrêtée, puis plus personne.